



Distorsions harmoniques

Paul Colize



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Distorsions harmoniques

Paul Colize



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

À cette époque, j'étais encore un homme. Mes matins triomphants n'avaient pas encore fait place aux midis désenchantés. Les événements se fondent dans les méandres de ma mémoire. Les barils de substances illicites que j'ai ingurgités en ces années de débauche ajoutent à ma confusion.

Cette année-là, Eric Clapton était Dieu.

Clapton is God.

L'inscription se trouvait sur les murs du métro, à Londres. Cette précision aidera les cartésiens à cerner la trame historique de mon récit. Sans données factuelles, ils n'accorderont aucun crédit à mes paroles.

De mon métier, j'étais batteur. Je pratiquais la même discipline que Charlie Watts, mais je n'évoluais pas dans les mêmes sphères. J'étais batteur *freelance*, je ne faisais partie d'aucun groupe.

En d'autres mots, je bouchais les trous. En cas de gueule de bois ou de défonce avancée, je remplaçais au pied levé le musicien défaillant. Je connaissais quelques *fills* et je savais compter jusqu'à douze. Généralement, cela suffisait.

On m'appelait en dernière minute, parfois au milieu de la nuit. Les tauliers avaient ma carte. J'avais suffisamment consommé chez eux pour qu'ils aient pris soin de la conserver.

Man weiss ja nie !

On ne sait jamais. Telle était la formule que je lâchais en jetant le carton sur le comptoir, escorté de quelques marks.

J'étais chez l'un d'eux, ce soir-là. Le patron s'appelait Helmut. C'était un bar miteux dans une rue adjacente à la Reeperbahn, le Broadway teuton, l'artère chaude de Hambourg dans laquelle les marins en goguette et les soldats américains venaient faire le plein d'alcool.

Non loin de là, sur près d'un kilomètre, des filles lascives tournoyaient dans leur vitrine en se déhanchant comme des jouets mécaniques.

J'avais quitté le boom culturel londonien et la déferlante de musique psychédélique pour traverser l'Ostsee dans l'espoir de connaître une relative prospérité, faute de rencontrer la gloire.

Ce soir-là, dans ce bar dont j'ai oublié le nom, le téléphone a sonné et Helmut a dit que c'était pour moi. Le type au téléphone parlait anglais. Il avait

besoin d'un batteur pour un enregistrement.

J'ai répondu que son appel tombait à pic, que j'étais disponible. Il m'a proposé six cents marks pour la soirée, plus le taxi. C'était bien payé, mais cela reste une somme dérisoire pour la ruine d'une vie.

2.

J'y suis allé. C'était de l'autre côté de la ville, dans une rue oubliée, près du Jardin zoologique. Une pluie glaciale tombait droit sur les pavés.

Il était près de minuit quand j'ai déboulé dans un studio tapi au fond d'une cour. Il faisait étouffant. Le chauffage refoulait, l'éclairage était faiblard et des effluves de marijuana flottaient dans l'air.

Un grand échelas qui se tenait penché comme s'il marchait dans un souterrain a foncé sur moi.

C'était le producteur, l'homme avec qui j'avais parlé au téléphone. Il m'a glissé à l'oreille que je devais dire que j'étais le batteur attitré et que j'avais été retenu par un problème familial.

Pour six cents marks, j'aurais juré que ma mère venait de mourir d'une overdose.

En plus des musiciens et des techniciens, trois hommes se tenaient dans la pièce. Ils étaient debout, dans la pénombre. Ils détonnaient avec leur costume strict et leur coupe de cheveux conformiste.

Le groupe s'appelait Left. Deux guitares, une basse et moi. La batterie était une Ludwig, en bon état.

Le bassiste était le leader. Il m'a lancé un regard entendu et m'a confié qu'ils étaient natifs de Leeds. Il s'appelait Larry, les autres, John et Stephen. La soirée tournerait autour d'un standard de jazz qu'ils allaient muscler pour l'occasion.

Pendant que je m'installais en feignant des gestes coutumiers, il m'a refilé quelques bouts de papier de la taille d'un timbre.

Lysergesäurediethylamid.

Je n'avais pas encore essayé le LSD, mais j'en connaissais l'existence et les effets. Je savais qu'il était bénéfique pour les artistes, qu'il reculait les limites du génie créatif et permettait de flirter avec les dieux.

Le producteur m'a passé la partition. Le morceau s'intitulait *Fly me to the Moon*, une ballade sirupeuse



de Bart Howard que Sinatra avait chantée avant qu'il ne se prenne pour un parrain de la Mafia.

Larry a claqué des doigts et un grondement de tonnerre a jailli. Après quelques mesures, j'ai compris que ces types avaient inventé quelque chose. Une puissance hallucinante se dégageait de leur musique. John tenait la guitare solo. Il produisait du Larsen à tout va. Larry déroulait une *walking bass* à un train d'enfer et Stephen vomissait ses arpèges à grand renfort de tourniquets.

Leurs accords se combinaient, s'assemblaient, fusionnaient comme les vents déchaînés qui s'accouplent pour former une tornade.

Le sol tremblait, l'immeuble tremblait.

Hambourg tremblait.

Noyé au milieu du vortex, j'ai senti un curieux mélange de hargne et de désespoir m'envahir. La montée avait été vertigineuse. Je transpirais, les poils de mon corps étaient dressés sur ma peau. Des traînées lumineuses suivaient les mouvements de mes mains et les ampoules électriques explosaient d'intensité.

Dans le studio, l'ambiance était surréaliste. Les guitaristes se contorsionnaient, le producteur secouait la tête et les techniciens prenaient leur pied derrière les manettes.

De leur côté, les trois péquins restaient de marbre, immobiles, comme des bobbies qui surveillent une manif.

Après quelques prises, les techniciens nous ont fait signe que c'était bon.

J'avais perdu la notion du temps. Le monde s'était figé. Je m'étais envolé vers la Lune, gorgé de décibels et de LSD.

Je me suis retrouvé sur le trottoir.

Les trois compères m'ont donné de grandes tapes dans le dos, le producteur a réglé mon dû et ils se sont volatilisés.

La pluie continuait de tomber.

Un fou rire m'a pris. Je suis resté un long moment, seul, à me marrer sur ce trottoir. L'eau glacée ruisselait sur mon visage et s'insinuait dans mon cou.

Ensuite, j'ai entamé la descente.

Vertigineuse, elle aussi.

J'avais envie de mourir.

Comme aucun taxi ne passait dans la rue, je suis retourné dans le studio avec l'espoir de trouver un téléphone.

Les trois péquins étaient encore là. Ils ont paru surpris de me revoir. Je ne les ai pas tout de suite



reconnus. Ils avaient revêtu des tenues blanches, avec bonnet et masque, comme les chercheurs qui manipulent des souris blanches.

Je n'étais pas certain de ce que je voyais. Je savais que le LSD pouvait générer des hallucinations, mais j'étais à nouveau sur terre et ces types étaient réels. Ils étaient penchés sur la table de mixage et avaient installé des appareils sophistiqués à côté de l'enregistreur, avec une sorte de compteur dont les aiguilles sautillaient.

Je n'ai compris que plus tard qu'ils bidouillaient la bande.

3.

L'un deux a marmonné *c'est le batteur*, avec un fort accent américain. Ils semblaient importunés. J'ai balbutié une histoire qui racontait la pluie, le taxi, la distance, ce qui me passait par la tête, et je suis ressorti sans demander mon reste. J'ai entendu la porte se refermer derrière moi et une clé tourner dans la serrure.

Quelques jours plus tard, j'ai décroché un contrat. Le batteur d'un groupe de blues qui jouait dans une boîte de striptease avait dû être hospitalisé, victime d'une dépression ou d'une surconsommation d'antidépresseurs.

Pendant les semaines qui ont suivi, j'ai guetté l'arrivée de *Fly me to the Moon* revisité par Left et arrangé par les types en blanc. Rien n'est venu et j'ai fini par oublier cet épisode.

Au plus fort de l'hiver, j'ai fait la connaissance de Peggy, une danseuse qui est arrivée dans la boîte où je jouais. Notre relation était spirituelle, nos soldes mises en commun nous permettaient quelques extras : un restaurant, quelques vertiges au schnaps ou un voyage éphémère aux confins du Paradis.

Plus tard, vers l'été, je suis retourné chez Helmut.

Mon groupe avait terminé son mandat et était rentré au pays. Peggy les avait suivis. Enfin, elle avait suivi le pianiste.

Je me suis retrouvé sans rentrées, dépouillé d'humanité, cruelles réalités auxquelles je tentais de me soustraire à force de bouffées de hasch et de



petites pilules bleues. J'étais loin dans mon trip quand je lui ai posé la question sur le hit de Left.

Il m'a dévisagé comme si je lui demandais qui était Mick Jagger.

Tu ne sais pas ?

Il m'a alors raconté la destinée tragique des gars de Left.

Quelques jours après que je m'étais substitué à lui, le batteur du groupe s'était fait écraser par une rame de métro. Le bassiste avait été retrouvé mort, foudroyé par une overdose de LSD. John s'était tiré une balle dans la tête et Stephen s'était noyé dans la piscine du Kempinski par un soir de grand vent. Cela en l'espace de quelques semaines.

Quant au producteur, il avait disparu de la planète.

Je ne sais ce qu'en pensait Helmut, mais je ne croyais pas à la loi des séries. Mon intuition me disait qu'il y avait un rapport entre ces morts et la pluvieuse soirée d'automne.

En rentrant chez moi, une certitude me taraudait. À l'heure qu'il était, j'aurais dû être mort.

Pendant plusieurs semaines, j'ai retourné cet embrouillamini dans ma tête en cherchant à échafauder des scénarios rassurants qui éluderaient ma mort programmée.

Le temps a passé, l'automne est revenu, j'ai fait quelques relèves et les phobies liées à mon statut de condamné en sursis se sont peu à peu évanouies.

Quelques mois plus tard, alors que je n'y pensais plus, il y a eu le massacre du Rosenmontag.

4.

Les faits se sont produits à Ramstein, près de Kaiserslautern, à six cents kilomètres au sud de Hambourg. À cette époque, Ramstein était connue pour héberger une importante base aérienne américaine.

Le Rosenmontag précède le Mardi-Gras. Il marque le point d'orgue des festivités du Carnaval. C'est le jour le plus fou de l'année. Des défilés ont lieu dans toutes les villes du pays et la bière coule à flots. Les hommes s'enivrent, les femmes se lâchent.

La nuit, tous les excès sont permis. La tradition veut qu'au petit matin, ceux qui regrettent un acte commis

durant ces heures de liesse brûlent des poupées en les insultant.

Les événements se sont déroulés au *Hula Hoop*, une boîte du centre-ville. De nombreux soldats américains étaient présents, mais également des Anglais et des Belges, en garnison dans les environs. Plus quelques Allemands, des citoyens de la ville.

Vers la fin de la soirée, une rixe a éclaté.

Selon les témoignages, plusieurs assauts ont été lancés au même moment, à différents endroits de la salle. Les Allemands étaient la cible des attaques. Les militaires se sont rués sur eux comme s'ils s'étaient donné le mot.

Les pauvres gars se sont fait massacrer à coups de poing, de pied et de tessons de bouteille. Tout le monde semblait atteint de folie meurtrière. Neuf civils allemands ont été tués en l'espace de quelques minutes. Après les avoir lynchés, les soldats ont commencé à se battre entre eux. Le sang coulait de toutes parts et rien ne semblait pouvoir endiguer le déluge de violence. Faute de proie, certains Américains s'en sont pris à leurs camarades de chambrée.

La police militaire est arrivée. À leur tour, ils ont été pris pour cible. Face au nombre d'assaillants, ils ont dû se replier. Poursuivis par leurs agresseurs, ils ont ouvert le feu et abattu trois meneurs.

Aussi soudainement que la folie était apparue, le calme est retombé. Les ambulances sont arrivées. Le bilan était lourd, quinze morts et une dizaine de blessés graves.

Le lendemain, les médias ne parlaient que de ça. Les journalistes se perdaient en conjectures, les autorités parlaient de démente collective.

À Hambourg, j'ai lu le compte-rendu des faits dans *le Bild*, un canard racoleur copié sur notre *Daily Mirror*.

C'est là que je l'ai vu.

Mon cœur a fait un bond.

Sur l'une des photos prises après le drame, il était là, mêlé aux badauds, immobile, semblant scruter le va-et-vient des ambulances.

Un des trois types du studio.

J'aurais dû m'arrêter, terminer mon café et continuer mon semblant de vie, mais j'ai senti qu'il y avait à l'origine de cette hécatombe une vérité effrayante dont j'étais l'un des acteurs involontaires.

Le lendemain, j'ai pris le train pour Ramstein. Les familles des victimes occupaient les principaux hôtels

de la ville. Je croisais des silhouettes meurtries, des visages défaits, des regards affolés.

Je me suis fait passer pour le frère d'un militaire anglais assassiné. Je m'en voulais d'avoir recours à ce mensonge en de telles circonstances, mais, en plus de ma connaissance de la langue, il m'a permis d'entrevoir ce qui s'était passé cette nuit-là. L'un des rescapés, hanté par les images tatouées dans sa mémoire, m'a livré le fragment auquel je m'attendais.

Il a vu un homme bien habillé pénétrer dans la cabine du disc-jockey. Il tenait une boîte métallique circulaire, semblable à celles qui renferment des bobines de film. Le DJ l'a ouverte. Elle contenait un 33 tours emballé dans une sorte de lainage.

Le témoin n'a pas pu m'en dire plus, il a quitté les lieux quelques instants plus tard, au moment où tout s'est déclenché.

En l'écoutant, mon sang s'est figé.

Mû par une force invisible, je me suis levé et je me suis rendu au *Hula Hoop*. Un tapis de fleurs jonchait l'entrée, cerné de centaines de bougies dont la flamme vacillait dans le vent glacé. Un haut-parleur crachotait *All You Need is Love*, le tube planétaire des Beatles.

J'éprouvais la sensation d'être le survivant d'une explosion atomique, errant dans les décombres d'une ville qui respire la mort.

Sans en être conscient, je venais d'entamer la plongée qui allait me précipiter au cœur des ténèbres dans lesquelles je me débats encore aujourd'hui.

J'étais loin d'imaginer que je venais d'assister à une simple répétition générale. Le pire restait à venir.

5.

J'ai repris le train et je suis rentré à Londres. J'ai retrouvé ma chambre à Tower Hamlets, mes amis désœuvrés et mon père qui n'en finissait pas de mourir de son cancer.

Dans un premier temps, j'ai voulu aller à Scotland Yard ou envoyer mon histoire à un quotidien, mais les éléments dont je disposais étaient à ce point ténus qu'ils m'auraient pris pour un fou. J'ai préféré tenter de démêler l'imbroglio et étayer ma thèse avant de me présenter, muni de preuves irréfutables.



Durant une année, j'ai visité les bibliothèques les plus réputées, j'ai sillonné les campus des grandes universités, j'ai lu des dizaines de livres et étudié quantité d'articles de journaux. Cette soif de comprendre était devenue une obsession.

De temps à autre, j'acceptais un petit boulot pour subvenir à mes besoins, mais aussitôt l'intérim terminé, je retournais à mes investigations.

Au fil de mes lectures, j'ai appris que les éléphants émettaient des infrasons pour faire fuir leurs ennemis.

Je me suis mis en devoir d'approfondir mes connaissances sur ces fréquences inaudibles, capables de prendre le contrôle de nos émotions sans que nous ne puissions nous y soustraire.

Un magazine relatait qu'au début des années soixante, des chercheurs en acoustique avaient testé les effets des infrasons lors d'un concert. Ils avaient ajouté des sons à basse fréquence dans certains morceaux et avaient demandé au public de décrire leur ressenti. Les personnes interrogées avaient fait état de sensations telles que nostalgie, angoisse, agressivité.

À forte puissance, ces fréquences peuvent avoir des effets destructeurs. Des expériences ont été réalisées en ce sens par les Allemands pendant la guerre. À faible puissance, elles génèrent des perturbations physiologiques qui peuvent entraîner des troubles nerveux ou psychologiques.

Au début des années cinquante, deux médecins américains étudiaient les effets de certaines ondes sur le cerveau lorsque la CIA s'est emparée de leur projet pour ses labos.

En apprenant tout cela, j'ai compris que les trois types du studio avaient inséré des infrasons dans notre enregistrement et mis au point une méthode capable de stimuler l'agressivité en libérant les instincts les plus barbares.

L'épisode de Ramstein n'était qu'un test grandeur nature. Le disque circulait à présent dans d'autres milieux. Tôt ou tard, un événement majeur allait survenir et confirmer ma théorie.

Un indice m'est parvenu par le biais d'un reportage télévisé tourné au sein des troupes américaines engagées au Vietnam.

Alors que l'on interviewait un jeune marine, j'ai capté une phrase anodine. Il déclarait qu'avant une offensive, ils écoutaient de la *bonne musique* pour se donner du courage.

J'ai compris que *Fly me to the Moon* était devenu l'Hymne de la Mort.

J'ai laissé mûrir l'information dans ma tête. Elle a cheminé à la lisière de ma conscience et m'est revenue, chargée de signaux d'alerte.

Un soir, lors d'une allocution télévisée devenue historique, Seymour Hersh, le journaliste du *New Yorker*, est venu confirmer mes sombres prémonitions.

Au printemps de l'année précédente, quelques semaines après les événements de Ramstein, le lieutenant William Calley et ses hommes avaient encerclé le village de Mi Lai. L'état-major américain pensait que le Viêt-Cong s'était replié là-bas et lui avait donné l'ordre de nettoyer la zone.

Calley avait regroupé la population, fait incendier le village et donné l'ordre d'abattre tout le monde. Près de cinq cents civils avaient été froidement exécutés, enfants, femmes et vieillards compris.

Des soldats qui survolaient la zone en hélicoptère étaient intervenus pour mettre fin à la tuerie. Ils avaient déclaré que les hommes de Calley semblaient dans un état second et que le massacre avait été rythmé par un morceau de rock diffusé à l'aide de haut-parleurs montés sur un half-track.

Je suis resté cloué dans mon fauteuil, anéanti par le poids de mon secret. Quand je suis sorti de ma léthargie, je savais ce qu'il me restait à faire.

6.

Je suis arrivé à New York par une froide matinée d'hiver. Le soleil pétait dans le bleu du ciel. J'en avais mal aux yeux.

Un taxi m'a déposé devant l'immeuble du *New Yorker*. J'ai expliqué à la réceptionniste que je voulais voir Seymour Hersh. Elle a souri. Comme je me suis mis à hurler dans le hall, elle a appelé l'un de ses adjoints.

Il m'a reçu dans une pièce équipée d'un micro. Avant de lui faire mes confidences, je lui ai fait promettre de rapporter notre conversation à Seymour Hersh.

J'ai sorti mon dossier, j'ai étalé les papiers sur la table et je lui ai dévoilé les dessous du complot.

La CIA avait mis au point une méthode qui permettait de générer des troubles comportementaux en utilisant

des fréquences sonores. Comme j'avais bien étudié le sujet, j'ai pu lui parler des applications que cette nouvelle arme était susceptible d'offrir.

Il était possible de mobiliser les troupes en stimulant leur combativité. Dans le même temps, on pouvait démoraliser les armées adverses en utilisant les fréquences appropriées.

Un jour, les États-Unis construiraient une énorme base qui produirait des infrasons capables d'agir sur le climat. Ils pourraient provoquer des tempêtes, déclencher des ouragans, faire exploser des avions dans le ciel ou occasionner des tremblements de terre.

L'adjoint de Seymour Hersh m'a écouté avec attention.

Ensuite, il a passé un coup de fil et des hommes ont fait irruption dans la pièce. J'ai dû répéter mon histoire en reprenant depuis le début.

À la fin, l'un des hommes est sorti de la pièce. Il est revenu après quelques instants pour annoncer qu'il n'y avait pas de studio d'enregistrement à l'adresse que j'avais indiquée et qu'aucun groupe appelé Left n'avait jamais existé.

Il portait un costume strict, une chemise blanche et une coupe de cheveux conformiste. Tout le monde est sorti, sauf lui.

Il m'a raccompagné. Sur le trottoir, deux hommes habillés comme lui nous attendaient. Ils m'ont jeté à l'arrière d'une fourgonnette et ont démarré en trombe.

Le soleil pétait dans le bleu du ciel. J'en avais mal aux yeux.

C'était la dernière fois que je voyais la lumière du jour.

7.

Depuis ce matin d'hiver, je suis dans cette île, au large de Boston. Mes journées s'éternisent, mes nuits sont peuplées de cauchemars et de cris.

De temps à autre, des informations transpirent, quand de nouveaux gardiens débarquent pour la relève. Par ce canal, j'ai appris la séparation des Beatles, l'arrivée des boîtes à rythmes, la mort de Lennon, l'attaque des tours jumelles, la folie, les guerres.

Il y a peu, comme je déclinais, ils ont assoupli mes conditions de détention. J'ai pu me laisser pousser les ongles, je ne passe à la fouille qu'une fois par jour et je peux me raser moi-même. Ils m'ont donné une paire de bâtons en plastique avec lesquels j'ai retrouvé mon rituel. Le soir, je les fais résonner sur les murs de ma cellule. Mes mains se sont souvenues des riffs d'autrefois.

Aux dernières nouvelles, les Stones chantaient encore.

Il me reste peu d'espoir, mais un jour, le monde connaîtra mon secret. Ce n'est qu'une question de temps.

Le seul ami qui me reste s'appelle Jim.

Au fil du temps, nous sommes devenus intimes. Le soir, il me rend visite et m'offre l'apéro, une poignée de cacahouètes accompagnée d'un verre d'eau. J'ouvre la bouche, il allume sa lampe de poche, me dit *c'est bien*, puis s'en va dans sa jolie tenue blanche.

Nous parlons, parfois. Je lui raconte ce que je sais et il fait semblant de m'écouter en sifflotant un vieux standard de jazz.

Les pages qui retracent mon histoire vous parviendront un jour, sans doute. Le jour où le monde sera devenu fou. Le jour où je me serai envolé vers la Lune.

Copyright : Paul Colize (2014)

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction Communication, Presse et Protocole
Fédération Wallonie-Bruxelles

Editrice responsable : Martine Garsou – Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be

Paul Colize est né à Bruxelles, en 1953, et vit à Waterloo. Consultant en management, il est également auteur de nouvelles et de romans policiers publiés régulièrement depuis les années 2000.



Du même auteur :

Polychromes, nouvelles, Écorce, 2011

L'Exquise Nouvelle, nouvelles, Longchamps, La Madolière, 2011

Back Up, roman, Paris, La Manufacture de livres, 2012

Les 7 petits nègres - L'Exquise Nouvelle saison 2, nouvelles, La Celle-Saint-Cloud, In Octavo, 2013

Les Aventures du concierge masqué - L'exquise nouvelle saison 3, La Celle-Saint-Cloud, In Octavo, 2013

Un long moment de silence, roman, Paris, La Manufacture de livres, 2013

L'Avocat, le nain et la princesse masquée, roman, Paris, La Manufacture de livres, 2014

